

autrement

CE QUE SOULÈVE LA
JUPE

CHRISTINE BARD



CE QUE SOULÈVE LA JUPE

Identités, transgressions, résistances

Alors que la jupe a longtemps été subie et vécue comme l'attribut d'une féminité imposée, elle est aujourd'hui reconquise par les femmes, mais aussi par les hommes. Symbole des stéréotypes de genre pour les uns, symbole d'une libération nouvelle pour les autres.

Le *Girl Power*, Ni putes ni soumises, le Printemps de la jupe et du respect sont autant de manifestations d'une mutation à l'œuvre : la jupe est-elle forcément le signe de la soumission à l'ordre masculin ? Pour résister à la stigmatisation et au sexisme, pourquoi certaines filles choisissent-elles la jupe, et d'autres le pantalon ? Que penser des pressions diverses pour contrôler, voire réglementer le vêtement à l'école, au travail ou dans l'espace public ? Et que dire de la jupe pour homme ? Provocation pure et simple, ou désir d'égalité entre les sexes ?

Identités, transgressions, résistances... La jupe est à l'évidence au cœur des débats sur les identités de genre. Vêtus d'un tailleur, d'une mini, d'une jupe punk ou d'un kilt, les enfants et petits-enfants de Mai 68, garçons et filles, qu'ils soient hétéros, homosexuels ou transgenres, réinventent le port de la jupe, pour séduire, provoquer, pour cacher ou pour montrer...

Christine Bard est professeure d'histoire contemporaine à l'Université d'Angers, coordinatrice de *Musea*, Musée virtuel d'histoire des femmes et du genre, et présidente de l'association Archives du féminisme.

Collection Mutations/Sexe en tous genres

Dirigée par Louis-Georges Tin

Couverture : © plainpicture/fStop

CE QUE SOULÈVE LA JUPE

Sexe en tous genres

Une collection dirigée par Louis-Georges Tin*

Le masculin et le féminin sont-ils « complémentaires » ? Y a-t-il une véritable correspondance entre le sexe (l'ordre biologique) et le genre (l'ordre social) ? Comment lutter contre l'homophobie et le sexisme ? Autant d'interrogations que suscitent les évolutions récentes de la société. Toutes ces questions qui relèvent à la fois de l'intime et du collectif, du privé et du public, constituent en bonne partie la trame de nos vies. Elles traversent les existences quotidiennes, les débats de société, les recherches scientifiques et les combats politiques.

Cette collection proposée par les éditions Autrement entend donc se faire l'écho, pour un large public, d'une réflexion jusque-là réservée aux chercheurs (sociologie, histoire, études gaies et lesbiennes, *gender studies*, etc.) et aux militants (mouvements féministes, mouvements gais, lesbiens, bi et trans). Elle entend mettre à la disposition du grand public des ouvrages qui rendent compte des problématiques contemporaines liées au sexe et au genre : l'égalité hommes-femmes, l'égalité homos-hétéros, les mouvements trans, la virilité, la délinquance sexuelle, la *queer theory*, la pornographie, le cybersexe, l'homoparentalité, la morale sexuelle, la liberté sexuelle, etc.

Dans un domaine aussi riche et aussi complexe, marqué par des mutations de plus en plus rapides, il s'agit d'apporter un peu de lumière dans ces zones d'ombre, un peu de raison dans des débats souvent passionnels, quitte à jeter parfois le trouble dans les certitudes individuelles et dans l'Ordre symbolique du sexe et du genre...

* Ancien élève de l'École normale supérieure, spécialiste des questions de sexe et de genre, Louis-Georges Tin a dirigé en 2003 le *Dictionnaire de l'homophobie* aux Presses universitaires de France. Depuis 2004, il préside le Comité IDAHO qui organise chaque année la Journée mondiale de lutte contre l'homophobie, célébrée dans plus de 50 pays à travers le monde.

Coordination éditoriale : Marie-Pierre Lajot.

© 2010 by les Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12. Email : contact@autrement.com
ISBN : 978-2-7467-1408-3. ISSN : 0751-0144
www.autrement.com

CE QUE SOULÈVE LA JUPE

Identités, transgressions, résistances

Christine Bard

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Quand une femme se met à écrire... elle constate sans cesse qu'elle a envie de changer les valeurs établies : rendre sérieux ce qui semble insignifiant à un homme, rendre quelconque ce qui lui semble important. Et naturellement, le critique l'en blâmera.

Virginia Woolf, « Les femmes et le roman » (1929)¹.

1. In *L'Art du roman*, trad. Rose Celli, Paris, Le Seuil, 2009, p. 95.

INTRODUCTION

Ce livre sur la jupe s'est imposé à moi alors que j'écrivais une histoire politique du pantalon depuis la Révolution¹. La jupe a envahi l'actualité, bousculé mon agenda, et pris le pas sur un pantalon qui a beaucoup perdu, aujourd'hui, de sa force subversive, lorsqu'il est porté par une femme. On ne peut en dire autant de la jupe pour homme...

Face à la jupe, ma grille de lecture est la même que celle qui me mobilise avec le pantalon. Son postulat est que les vêtements et leur genre – féminin, masculin, neutre – sont politiques. Ils facilitent notre identification comme homme ou femme, avec toutes les conséquences que l'on imagine dans une société réglée par la domination masculine. Ainsi, en 1800, une ordonnance de la préfecture de police de Paris interdit aux femmes de s'habiller en hommes. Elle n'est toujours pas abrogée. À l'école, avant 1968, le pantalon était interdit aux filles, sauf quand il faisait très froid, mais dans ce cas porté sous la jupe. Bien des entreprises aujourd'hui imposent la jupe à leur personnel féminin.

Ces observations sont pour une féministe d'une absolue banalité. La liberté de porter le pantalon a été une lutte épique, soutenue par des femmes courageuses et talentueuses, George Sand² étant la plus célèbre, et systématiquement dénigrée par d'innombrables caricatures antiféministes. Cette insistance révèle l'importance de l'enjeu symbolique. Porter la culotte ou le pantalon, c'est avoir le pouvoir. Et ce pouvoir, les femmes l'ont voulu, ne serait-ce

1. *Histoire politique du pantalon*, Paris, Le Seuil, septembre 2010.

2. Cf. Simone Vierende, « Les pantalons de Mme Sand », in Frédéric Monneyron (dir.), *Vêtement et Littérature*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2001.

que pour décider de leur vie. Le pantalon peut donc être considéré comme un symbole politique, dès lors qu'avec les sans-culottes il devient signe d'une citoyenneté... dont les femmes sont privées. Pour les féministes du début du ^{xx}^e siècle, il représente les valeurs révolutionnaires : la liberté, l'égalité, la fraternité. Mais les femmes restent engluées dans l'Ancien Régime vestimentaire qui les condamne à la compétition esthétique et aux folies de la mode. L'idéal qui s'impose à partir du ^{xix}^e siècle est celui d'un double standard pour les hommes et pour les femmes, ce qui implique pour le sexe fort une « Grande Renonciation » aux mœurs vestimentaires qui prévalaient jusque-là³. Cette analyse que propose en 1930 le psychanalyste anglais John Carl Flügel, auteur de l'expression « Grande Renonciation », reste très pertinente aujourd'hui pour interpréter les conduites vestimentaires des deux sexes.

Emblème de la masculinité occidentale des deux derniers siècles, le pantalon est aussi tout simplement un vêtement pratique, utilisé depuis des temps immémoriaux pour travailler la terre et monter à cheval. Sa présence est forte dans les zones les plus froides du globe. Il n'est pas toujours le monopole des hommes, comme le montrent les pantalons féminins portés en Chine, en Turquie ou au Maghreb. En Occident, il devient monopole du sexe dominant et se trouve associé à la virilité par un

3. À la fin du ^{xviii}^e siècle « se produisit un tournant des plus notables dans l'histoire du vêtement, un de ces événements dont nous pouvons encore constater les conséquences aujourd'hui, un événement, enfin, qui aurait mérité de passer moins inaperçu ; les hommes renoncèrent à leur droit d'employer les diverses formes de parure brillantes, gaies, raffinées, s'en dessaisissant entièrement au profit des femmes [...]. C'est pourquoi on peut le considérer comme "la Grande Renonciation masculine" sur le plan vestimentaire. L'homme cédait ses prétentions à la beauté. Il prenait l'utilitaire comme seule et unique fin », écrit John Carl Flügel, in *Le Rêveur nu. De la parure vestimentaire*, traduit de l'anglais (*The Psychology of Clothes*, 1933), Paris, Aubier, 1982, p. 102-103.

grand nombre d'expressions et de dictons populaires. Il met d'ailleurs l'accent sur le sexe, comme le souligne la psychanalyste Eugénie Lemoine-Luccioni. La fermeture du pantalon, avantage considérable, se fait au niveau de la braguette, « point chaud du vêtement masculin. Alors que chez les femmes, le sexe est caché (certains disent qu'il n'y a rien à montrer), mais la poitrine s'exhibe. Ce qui a été dit de la braguette peut être dit du décolleté féminin : c'est le point chaud du vêtement⁴ ».

Et la jupe ? Elle symbolise depuis très longtemps le genre féminin. Son emploi métonymique est fréquent ; le dictionnaire nous le rappelle, pour la jupe (on trouve « se brouiller avec une jupe » chez Balzac), comme pour le jupon (« courir le jupon », « aimer le jupon »)⁵. La jupe est aujourd'hui définie comme une « partie de l'habillement féminin qui descend de la ceinture à une hauteur variable ». Son genre est donc fixé. Rien ne reste donc de son origine arabe, *djoubba*, robe qui, selon les régions, est portée par les femmes ou par les hommes⁶, et que le Prophète a portée⁷. Le mot est passé par la Sicile (*jupa*, 1053) et Gênes (*juppum*, 1165). On a bien oublié son sens médiéval (XII^e siècle) de pourpoint d'homme avec de longues basques. Pour les femmes, la jupe

4. Eugénie Lemoine-Luccioni, *La Robe. Essai psychanalytique sur le vêtement*, Paris, Le Seuil, 1983, p. 70.

5. *Le Robert*, édition de 1985.

6. *Djoubba*, en arabe dialectal contemporain, renvoie à plusieurs robes, selon les régions : robe féminine, dessous de robe féminine ou robe d'homme en Tunisie (ressemblant à la *gandoura* algérienne). Je remercie Dalila Morsly qui m'a guidée dans cette exploration sémantique.

7. Reinhart Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*, Beyrouth, Librairie du Liban, s. d., p. 108-109. Selon cet orientaliste hollandais, plusieurs sources concordent pour appeler *djobbah* l'habit porté par le Prophète en voyage. Cet habit n'est pas perçu comme féminin par les Occidentaux qui le comparent à une longue veste ou à une robe de chambre.

désigne d'abord un vêtement de dessous composé de deux pièces : le corps de la jupe (corsage) et le bas de la jupe (allant de la taille aux pieds). Le sens moderne de « jupe », partant de la taille, ne date que du XVII^e siècle. « Cotillon » et « cotte » (la courte jupe paysanne) vont alors tomber en désuétude⁸. « Jupou » (daté du XIV^e siècle) a également eu le sens de tunique d'hommes à manches. C'est seulement en 1680 qu'il devient une jupe de dessous, mais son sens le plus ancien perdure jusqu'au XIX^e siècle.

Cette exploration philologique n'est pas inutile : elle montre combien le genre attaché au vêtement a changé, et semble indiquer une volonté de distinction des sexes (à travers les mots du vêtement) finalement assez tardive. La polysémie et le mélange des genres sont encore plus marqués pour la robe.

La robe, mot d'origine germanique (*rauba*, « butin⁹ »), désigne un « vêtement qui couvre le corps ». Son premier sens renvoie à l'habit masculin antique et oriental. Les jeunes Romains atteignant l'âge adulte adoptent la toge virile. Prendre la robe, c'est devenir moine (XII^e siècle). L'Ancien Régime oppose la noblesse de robe à la noblesse d'épée. Des robes masculines traversent les siècles jusqu'à nos jours pour les gens de justice et les universitaires dans l'exercice de certaines de leurs fonctions. La robe des jeunes enfants pour les bébés ou pour le baptême n'a pas de genre, c'est la prise de la première culotte qui distinguera le garçon de la fille. La robe de chambre (1596), la robe de nuit (1462) sont partagées par les deux sexes. Le premier sens donné à la robe est

8. Mais pas partout. En patois du Nord, on parle de « cottes » pour désigner la jupe.

9. Cette étymologie est un peu étrange et pas complètement élucidée. *Rauba* (attesté en 1155) a conservé le sens de « butin », « rapine » (donnant « dérobé ») et a désigné dans le même temps le vêtement. Peut-être s'agit-il du vêtement en tant que butin (*Dictionnaire historique de la langue française*).

donc celui d'un vêtement long pour les deux sexes, qui sera porté de l'Antiquité jusqu'au XVI^e siècle. C'est à partir du XIII^e siècle que le mot « robe » désigne aussi le vêtement féminin de dessus d'un seul tenant, avec ou sans manches, et d'une longueur variable. Aujourd'hui, c'est la jupe plus que la robe, moins fréquente, qui symbolise la féminité vestimentaire.

La jupe masque, elle cache le sexe des femmes, a-t-on dit. Mais contrairement au pantalon, fermé et protecteur, c'est un vêtement ouvert, et même très ouvert car, pendant longtemps, les femmes n'ont pas porté de sous-vêtements fermés. Les culottes étaient soit inexistantes, soit largement fendues. C'est seulement au début du XX^e siècle que le sous-vêtement fermé se répand. Une carte postale grivoise de cette époque¹⁰ synthétise bien les avantages de la culotte fermée : « On se sent mieux chez soi ! », s'exclame une jeune femme qui a adopté le nouveau sous-vêtement. Les médecins hygiénistes abondent dans son sens (la culotte ouverte accueille facilement les microbes) de même que les moralistes, pour qui la culotte fermée est plus correcte avant le mariage¹¹. Face à elle, un homme, en uniforme, lui fait comprendre que nulle femme n'est à l'abri de la convoitise masculine. Il menace : « Les portes les plus fermées peuvent être fracturées. » La fracture évoque la possibilité du viol, sans doute aussi l'éventualité d'un dépuçelage brutal. Le soldat, qui a le dernier mot, préfère les portes – les culottes – et les femmes ouvertes. Le dessin renforce le texte,

10. « Les proverbes. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée », anonyme, s. d. (probablement pendant la guerre de 1914-1918), carte postale en couleur, collection personnelle. *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* est le titre d'une comédie d'Alfred de Musset. Son détournement sur cette carte postale égrillarda a l'intérêt de proverbialiser – et donc de légitimer – le message.

11. Farid Chenoune, *Les Dessous de la féminité. Un siècle de lingerie*, Paris, Assouline, 1998.

opposant le soldat surhabillé et casqué et sa proie en déshabillé (jeune naïve, femme de petite vertu, « émancipée » ?). Leurs regards qui ne se rencontrent pas annoncent un échange inégal : elle lui parle en le regardant dans les yeux, il lui répond les yeux baissés vers ses appâts. Il se « rince l'œil » (l'expression est d'époque) sur des « dessous » destinés à être montrés. Le bas baissé suggère que de toute façon la « porte » ne tardera pas à s'ouvrir ou à être ouverte.

Avec ou sans dessous, la jupe vole, se soulève ou est soulevée. Sur ce sujet, on a bien entendu le point de vue d'Alain Souchon, fixé par *Le Robert* comme exemple d'emploi du mot « jupe » :

Rétines et pupilles, / Les garçons ont les yeux qui brillent / Pour un jeu de dupes : / Voir sous les jupes des filles. / Et la vie tout entière, / Absorbée par cette affaire, / Par ce jeu de dupes : / Voir sous les jupes des filles. / Elles, très fières, / Sur leurs escabeaux en l'air, / Regard méprisant et laissant le vent tout faire. / Elles, dans l'suave, / La faiblesse des hommes, elles savent / Que la seule chose qui tourne sur terre, / C'est leur robe légère¹²...

Cette délicieuse chanson, en utilisant « jupe » au pluriel, renvoie à toute une nostalgie un peu libertine, à la Fragonard, jupe et jupons (le tout formant les jupes à partir du XVII^e siècle) s'envolant au rythme de la balançoire... L'exemple choisi par les dictionnaires est d'ailleurs : « relever, trousser ses jupes ».

Mon point de vue de femme peut rejoindre celui d'Alain Souchon, mais il est aussi informé par le vécu. C'est un souvenir d'enfance. Le jeu des garçons dans la cour de récréation de l'école primaire consistait à soulever les jupes des filles. Il fallait courir plus vite qu'eux pour y échapper. Pour diminuer l'humiliation, je portais un short par-dessus ma culotte, comme une double

12. *Sous les jupes des filles*, paroles et musique d'Alain Souchon, 1993.

Les Proverbes

*Il faut qu'une porte
soit ouverte ou fermée.*



*C'est le cas du pantalon féminin !
— Et comment le préférez-vous ?
— Fermé ! c'est plus convenable... ; on est à l'abri des courants
d'air, des explorations indiscrètes et des surprises d'une chute. On se
sent mieux chez soi, enfin !
— Oui, mais n'oubliez pas que les portes les plus fermées peuvent
être fracturées.*

cuirasse. C'était le début des années 1970. Les militantes du Mouvement de libération des femmes commençaient à ranger leurs jupes et passaient au pantalon. La mode unisexe témoignait de cette actualité politique.

Il est facile de faire l'expérience par soi-même : porter une jupe implique le corps et la conscience du corps beaucoup plus que porter un pantalon. Une photographe féministe allemande, Marianne Wex, a pris des milliers de photographies d'hommes (en pantalon) et de femmes (en jupe ou en robe) dans l'espace public. Elle montre les femmes genoux serrés, jambes croisées, occupant un minimum d'espace, quand les hommes, eux, écartent les cuisses proportionnellement à leur degré d'adhésion à la norme virile et prennent le maximum d'espace¹³. Font exception à la règle les femmes des milieux populaires, entre elles, d'un certain âge, pendant le temps de leurs loisirs. Elles ne se gênent pas pour placer leurs jambes comme elles le veulent. Le sociologue Pierre Bourdieu, dans *La Domination masculine*, en 1998, voit bien l'intérêt de la jupe pour démontrer l'importance de l'incorporation des normes. La féministe Madeleine Pelletier (1874-1939) disait déjà la même chose, elle qui risquait la stratégie la plus radicale qui soit : la virilisation des femmes¹⁴. Madeleine Pelletier regrettait d'être née femme. Habillée de vêtements masculins, elle aimait

13. Marianne Wex, *Langage « féminin et masculin » du corps, reflet de l'ordre patriarcal (des attitudes révélatrices : une rétrospective de nos jours à l'Antiquité à travers 2 000 documents photographiques)* [1979], trad. de l'allemand, Bruxelles, Academia-Bruylant, 1993.

14. Cf. Christine Bard, « La virilisation des femmes et l'égalité des sexes », in Christine Bard (dir.), *Madeleine Pelletier (1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, Côté-femmes, 1992, p. 91-108 ; Felicia Gordon, *The Integral Feminist: Madeleine Pelletier (1874-1939)*, Londres, Polity Press, 1990 ; Charles Sowerwine et Claude Maignien, *Madeleine Pelletier. Une féministe dans l'arène politique*, Paris, Éditions ouvrières, 1992.

passer pour un homme. Bien des femmes, dont nous ne connaissons jamais le nombre, ont opté pour le sexe opposé. L'attrait pour le pantalon, pour l'uniforme souvent accompagnait leur désir de liberté et d'aventure¹⁵. Madeleine Pelletier n'était guère entendue. Sa pensée dérangeait et gêne encore, aujourd'hui, celles et ceux qui, trop rares, la connaissent. Renoncer à la « féminité » ? Le sacrifice paraît impossible.

Les femmes d'aujourd'hui sont citoyennes, peuvent porter les armes et contrôler leur fertilité, mais renâclent face à la perspective d'une Grande Renonciation aux parures féminines. Ce qui laisse toute sa modernité à l'appel d'Olympe de Gouges, auteure de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne, qui demandait en 1792 à ses concitoyennes d'« abjurer l'aristocratie de la beauté, qui les divise et les pousse à médire les unes des autres¹⁶ ».

Grâce à Olympe de Gouges, grâce à Madeleine Pelletier, les femmes, en France, ont aujourd'hui la liberté de se poser cette question futile au réveil : jupe ou pantalon ? Mais cette question que seules les femmes se posent est-elle réellement futile ? Celles qui passent de l'une à l'autre savent très bien qu'elles ne vivront pas la même journée selon qu'elles auront choisi la jupe ou le pantalon. Aujourd'hui, en France, les femmes portent généralement les deux types de vêtements. Il suffit de se poster à la terrasse d'un café et d'ouvrir les yeux pour constater que le pantalon est très majoritaire. Au collège, il règne en maître absolu. Les filles, dit-on, n'osent plus mettre de jupe : curieuse évolution que celle

15. Cf. Julie Wheelwright, *Amazons and Military Maids. Women Who Dressed As Men in Pursuit of Life, Liberty and Happiness*, Londres, Pandora, 1989.

16. Cité par Dominique Godineau, *Citoyennes tricoteuses. Les Femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1988, p. 120, note 61 (« Invitation aux dames françaises, pour la fête du maire d'Étampes »).

de ce vêtement ordinaire il n'y a pas si longtemps imposé aux filles du même âge, et aujourd'hui déplacé dans l'espace scolaire. La perception du vêtement ouvert, montrant les jambes, s'est inversée en quelques années. Au collège, la jupe est devenue rarissime. Les garçons ne peuvent plus soulever les jupes. La violence, pourtant, demeure.

En cheminant plusieurs années durant à travers l'histoire du pantalon, j'ai changé. Moi qui avais intériorisé le pantalon « politiquement correct », j'ai recommencé à porter des jupes ou des robes, de temps en temps, pour « mettre à distance mon objet », disais-je en plaisantant. J'ai été émue par la naissance de Ni putes ni soumises et frappée par sa revendication d'un « droit à la féminité ». J'ai appris l'existence d'une Journée de la jupe et du respect, dans un lycée. J'ai découvert les hommes en jupe. J'ai suivi les débats sur le voile islamique, qui réactivent la controverse sur les interdits vestimentaires. Le film *La Journée de la jupe* a achevé de me décider à témoigner de ce qui se transforme aujourd'hui et à tenter de l'interpréter.

J'ai conscience du parfum suranné du propos pour celles et ceux qui, *postqueers* et/ou *postpunks*, pensent avoir tout déconstruit : le sexe, le genre, le corps, la sexualité. Peut-on s'intéresser encore à la jupe quand, avec Beatriz Preciado, on mesure mieux le tournant que nous fait prendre à tous et à toutes le mouvement transgenre ? Quand une cure de testostérone peut réveiller nos libidos assoupies et nos colères rentrées ? En ayant fait cette expérience, Beatriz Preciado pense vivre, en elle, la « mutation d'une époque¹⁷ ». C'est le sentiment d'une philosophe dont le métier est de théoriser. Historienne, je suis au contraire attirée par la pluralité des transformations sociales et habituée à me méfier du côté

17. Beatriz Preciado, *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*, Paris, Grasset, 2008, p. 21.

mystificateur de l'« époque ». Notre temps présent est difficile à saisir. Notre société reste, malgré les médias de masse et Internet, une société profondément clivée socialement et subdivisée en de nombreuses tribus. Des guides sont d'ailleurs nécessaires pour décoder nos multiples sociostyles¹⁸. C'est avec la volonté de prendre en compte cette diversité des sexes, des genres, des âges, des positions socioprofessionnelles, des origines, des cultures qui coexistent en France que je tente cette petite histoire de la jupe.

Faut-il sauver la jupe, en voie d'être abandonnée par les adolescentes ? Faut-il soutenir Ni putes ni soumises dans sa défense du « droit à la féminité » ? Faut-il aimer les tailleurs blancs de Ségolène Royal ? Et que penser du combat émergent des hommes qui portent la jupe ? Mes questions sont multiples. Je pars d'une hypothèse pessimiste mais logique, bien formulée par Pierre Bourdieu : « Le marché des biens symboliques [est] dominé par la vision masculine. » « Être féminine », c'est essentiellement « éviter toutes les propriétés et les pratiques qui peuvent fonctionner comme des signes de virilité¹⁹ ». Ce qui est codé féminin est dépourvu de pouvoir. Pourquoi, dans ces conditions, continuer à s'habiller de manière féminine, alors que l'*empowerment*, la prise de pouvoir, supposerait une virilisation vestimentaire ? Pourquoi, aussi, aspirer à la jupe, quand on appartient au sexe dominant ?

18. Hector Obalk, Alain Soral et Alexandre Pasche, *Les Mouvements de mode expliqués aux parents*, Paris, Robert Laffont, 1984, et Géraldine de Margerie, *Dictionnaire du look, une nouvelle science du jeune*, Paris, Robert Laffont, 2009.

19. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 106.

I. LA JUPE, ENTRE OBLIGATION ET LIBÉRATION

Controverses sur la mode féminine

Depuis qu'elles existent, c'est-à-dire depuis le Moyen Âge, les modes ont toujours suscité des controverses¹. Décrier leurs excès, leurs folies est une attitude récurrente des pouvoirs religieux et politique. Mais à partir de la Révolution française, c'est plus spécifiquement la mode féminine qui concentre les critiques, la mode masculine adoptant pour longtemps un uniforme bourgeois qui fait peu parler de lui. Ce basculement correspond à un renforcement de la domination masculine, que résume bien le Code civil napoléonien de 1804. La mode féminine en témoigne à sa manière, qui multiplie les contraintes et les entraves. Le corset en est devenu le symbole. La crinoline, plus brièvement, sous le second Empire, également.

Il faut attendre la Belle Époque pour qu'il soit question de réformer le costume féminin. L'émergence de ce débat public est liée à la médicalisation de la société, au développement du sport et des loisirs, mais aussi à l'essor spectaculaire du féminisme. Selon *Le Temps*, en 1899, « théoriquement, tout le féminisme est impliqué dans la question du costume. Faut-il que la femme garde l'encombrement des jupes ou se consacre à la vie active ? [...] Les vraies féministes, les intransigeantes, celles qui sont logiques avec leur principe, sont pour le costume masculin² ». Qu'un journal aussi « sérieux » que *Le Temps* admette cette analyse montre l'efficacité de la campagne menée depuis une dizaine d'années déjà

1. Odile Blanc, *Parades et Parures. L'Invention du corps de mode à la fin du Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Le temps des images », 1997.

2. Cité par Hubertine Auclert, « La robe », *Le Radical*, 26 décembre 1899.

119	III. LA JUPE AU MASCULIN
119	Un nouvel objet de consommation
126	Kit argumentaire
141	La jupe proféministe
146	La jupe mystique
150	La jupe des métrosexuels
155	La traversée des genres
163	Conclusion
170	Remerciements
171	Biographie de l'auteure

Éditions Autrement - collection « Mutations »

Abonnements au 1^{er} janvier 2010 : la collection « Mutations » est vendue à l'unité ou par abonnement (France : 106 € ; étranger : 121 €) de 5 titres par an. L'abonnement peut être souscrit auprès de votre libraire ou directement à Autrement, Service abonnements, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Établir votre paiement (chèque bancaire ou postal, mandat-lettre) à l'ordre de NEXSO (CCP Paris 1-198-50-C). Le montant de l'abonnement doit être joint à la commande. Veuillez prévoir un délai d'un mois pour l'installation de votre abonnement, plus le délai d'acheminement normal. Pour tout changement d'adresse, veuillez nous prévenir avant le 15 du mois et nous joindre votre dernière étiquette d'envoi. Un nouvel abonnement débute avec le numéro du mois en cours. Vente en librairie exclusivement. Diffusion : Flammarion.

Achévé d'imprimer en février 2010 chez Corlet, Imp. S.A.,
14110 Condé-sur-Noireau (France). N° 126668.
Dépôt légal : mars 2010. ISBN : 978-2-7467-1408-3. ISSN : 0751-0144.
Imprimé en France